

JAKOB EJERSBO

EXIL

ROMAN

**TRADUIT DU DANOIS
PAR HELENE HERVIEU**

GALAADE ÉDITIONS

1983

De l'argent bleuté

À un mètre et demi au-dessus de moi, la surface de l'eau d'un argent bleuté paraît vivante, tandis que j'évolue rapidement le long des fonds sableux grâce à mes palmes. Je me retourne sur le dos et j'aperçois à travers mes lunettes de natation le dessous lumineux des vaguelettes. À mon approche, les petits poissons s'enfuient pour se réfugier en silence vers les coraux qui tapissent le fond de la mer. C'est la fin. Les vacances d'été se terminent. Nous allons conduire à l'aéroport de Kilimandjaro ma grande sœur Alison, qui rentre en Angleterre. Dans quelques jours, je retournerai à l'internat ; sans Alison. Je donne une impulsion avec mes pieds pour remonter à la surface et reprendre de l'air. Le monde n'est que bruit. J'enlève mes lunettes et cligne des yeux dans l'eau. De l'eau salée... pour cacher mes larmes.

Je gravis la pente. Le Baobab Hotel se dresse, silencieux ; le bâtiment principal avec la réception et le restaurant, les bungalows éparpillés entre les baobabs. Nous avons peu de clients. Dans la maison, Alison fait ses bagages. Elle va habiter chez la sœur de notre père et suivre pendant six mois des cours de management hôtelier dans une école à Birmingham, puis faire un stage dans un hôtel. Je m'appuie contre le chambranle de sa porte.

— Tu vas me laisser toute seule avec les vieux ? demandé-je.

— Oui, dit Alison.

— Ils vont m'achever.

— Il faut bien que j'apprenne un métier.

Papa traverse le couloir. Je tourne la tête et le suis du regard.

— Ça va faire trois ans que je n'ai pas mis les pieds en Angleterre, et on vit ici depuis douze ans... Je finirai tanzanienne si ça continue, crié-je.

Il s'éloigne dans le couloir.

— Tu verras, tu iras aussi en Angleterre, répond-il sans se retourner.

— Mais merde, c'est maintenant que j'ai besoin d'y aller!

Papa s'arrête net et me regarde.

— Maintenant, tu te calmes. Je t'ai déjà prié de surveiller ton langage, ici, à la maison. Tu voyageras et rendras visite à Alison l'année prochaine.

Quitter la maison

Maman sert du homard au dîner, puis Alison prépare des crêpes Suzette qu'elle fait flamber au Cointreau à table.

— Le premier oiseau à quitter le nid, dit papa à maman.

— Oui, c'est triste, déclare maman en souriant, un peu pompette.

Alison passe un bras autour de mon épaule.

— J'espère qu'ils se comporteront bien pendant mon absence, dit-elle.

Je hoche la tête.

— Qui ça ? demande papa.

— Vous, dit Alison.

— Heureusement que je suis presque tout le temps à l'école, dis-je.

— On n'est quand même pas si méchants que ça, proteste papa.

Je lui ôte la cigarette des doigts et tire une bouffée.

— Samantha! s'écrie maman d'une voix dure.

— Oh, laisse-la, dit papa. J'ai fait pire quand j'avais quinze ans.

— Peut-être, mais je n'ai pas envie qu'elle devienne comme toi, dit Alison à papa.

— Samantha a du caractère, comme son père, dit papa en regardant maman. Les enfants vont bientôt quitter la maison. On aura fait notre devoir. Et chacun pourra enfin s'en aller de son côté.

— Papa! s'exclame Alison.

— Pourquoi tu dis ça quand tu sais que ça me fait de la peine? geint maman.

— Ça y est, ça recommence, dis-je.

Maman se met à pleurnicher.

L'Afrique

Je me réveille tôt avec du sang sur les draps, un mal de tête et le corps tout endolori. J'entends la bonne dans la cuisine. On doit partir en milieu de matinée. Je roule en boule les draps et les jette dans le panier à linge. J'entre dans le salon. Somnolant encore, Alison, vêtue d'un grand tee-shirt, se tient debout au milieu de la pièce.

— Où est papa? demande-t-elle.

— Je ne sais pas.

Je jette un coup d'œil dehors: sa Land Rover n'est pas là. Seule piste: sa brosse à dent, son dentifrice et son arme ont aussi disparu. Il est parti, comme ça, sans rien dire,

sans même laisser un petit mot. Pour combien de temps ?
Qui sait ? Maman s'assoit et boit son café sur la terrasse.

— Il n'a pas eu le courage de dire au revoir à Alison, dit-elle.

Je dévale la pente jusqu'au hangar à bateaux pour aller pêcher, rien qu'avec un masque, un tuba et un harpon. Je reste à trois mètres de profondeur et il se met à pleuvoir, même si la courte saison des pluies n'est que dans plusieurs mois – ça fait peur. La surface de l'eau est fouettée. Je me dépêche de revenir à terre. Larmes mêlées : celles du ciel et les miennes.

Maman n'a pas bougé de la terrasse. La pluie a cessé.

— Tu n'as pas des choses à faire ? demandé-je.

— Pourquoi ? dit-elle.

— Parce que...

— Vous avez presque quitté la maison toutes les deux, et Douglas est toujours par monts et par vaux. Pendant des années, j'ai été sur le dos des employés, à leur rabâcher les mêmes consignes. Et ils ne font rien, à moins que je sois là pour les regarder faire. Si tu savais comme je suis fatiguée. J'en ai assez de cette humidité, des moustiques, de l'hôtel, de...

— De Douglas, de nous... complété-je.

Maman prend une expression effarée.

— Non, pas de vous, rectifie-t-elle.

Alison apparaît sur le pas de la porte du salon.

— C'est toi-même que tu ne supportes plus, dit-elle.

— Oui, admet maman. Et l'Afrique. L'Afrique me tue à petit feu.

Elle lève les yeux vers moi.

— Si je rentrais en Angleterre, tu viendrais avec moi, Samantha ? demande-t-elle.

— Tu veux prendre des vacances ? dis-je.

— Non, ce serait pour rester.

- En Angleterre?
- Oui.
- Non! Qu'est-ce que je ferais là-bas en Angleterre?
- Bon, il faut bientôt y aller, déclare Alison.

La dengue

La route vers l'ouest est dans un état épouvantable jusqu'à ce qu'on rejoigne Road Junction : il faut compter six heures pour parcourir les trois cent cinquante kilomètres jusqu'à la ville de Moshi où se trouve mon école, au pied du Kilimandjaro. Heureusement, il reste encore quelques jours avant la fin des vacances, alors on fait encore une heure de route toujours vers l'ouest, presque jusqu'à Arusha. Ça fait du bien d'entrer dans les terres après la chaleur humide de Tanga.

Quelques kilomètres avant Arusha, nous quittons la route asphaltée et nous prenons une piste en direction du mont Meru, pour rejoindre le Mountain Lodge, construit sur les hauteurs. Nous allons rendre visite à Mick qui est deux classes au-dessus de moi. Il y a quatre mois, il est tombé malade et a dû être hospitalisé avant son examen de fin d'études. J'ai hâte de le revoir.

Le Mountain Lodge est une ancienne plantation de café allemande, transformée en hôtel de luxe. La mère de Mick s'occupe du Lodge et d'une compagnie de safari avec le frère aîné de Mick et sa femme. Son beau-père possède une agence de voyages à Arusha.

Mahmoud sort et nous annonce que Mick est seul à la maison. Les autres sont partis en safari avec des Japonais dans le Serengeti. Dommage, je m'étais réjouie à l'idée de voir Sofie, la belle-sœur de Mick, car on se marre bien ensemble.

— Entrez donc boire quelque chose, dit Mahmoud en nous précédant dans son costume arabe avec un turban et un cimenterre à la ceinture – sa tenue pour touristes.

Mahmoud est un homme respectable ; il dirige d'une main de fer les employés locaux qui travaillent dans le Lodge. Nous le suivons sur la terrasse qui entoure le grand bâtiment principal peint à la chaux blanche. Un homme mince dans un transat nous fixe :

— Mick? hasarde Alison.

Quand il sourit, sa peau fait des plis sur le crâne. Il se redresse lentement.

— C'est vraiment toi? dit maman.

— Oui, c'est moi, Mrs Richards, confirme Mick.

On dirait un cadavre. Nous l'embrassons prudemment, chacune notre tour.

— Eh, ça va, dit-il, je ne suis pas en porcelaine.

— Combien de kilos as-tu perdus? veut savoir Alison.

— Seize, répond Mick. D'abord, j'ai eu la dengue, avec quarante degrés de fièvre pendant deux semaines, des éruptions cutanées, de violentes douleurs musculaires et des hémorragies internes. À l'hôpital d'Arusha, ils ont dû faire baisser ma fièvre avec de la glace et me mettre sous perfusion, parce que j'étais déshydraté.

Mick allume une cigarette qu'il fume lentement ; même ses doigts ont minci. Encore heureux qu'il ait été un peu grassouillet avant, sinon il mangerait déjà les pissenlits par la racine.

— Manque de bol, avec la perfusion, j'ai attrapé le typhus. J'ai sué et j'ai vomi, je faisais sur moi. L'hôpital a failli me tuer. Alors ma mère m'a ramené à la maison et elle a engagé une infirmière pour s'occuper de moi.

— C'est dangereux de tomber malade ici, dit maman en secouant la tête. C'est vrai. Les experts européens sont rapatriés chez eux s'ils attrapent une maladie. Personne n'a

les moyens de payer une assurance maladie, mais on sait comment corrompre les médecins.

— Et maintenant? demande Alison.

— Il faut que je passe l'examen de rattrapage pour raisons médicales et puis j'irai en Europe, répond Mick. Je ne sais pas où, au juste.

Mick a un passeport allemand à cause de sa mère qui, je crois, est autrichienne mais a été mariée à un Allemand. Mick ne parle pas l'allemand et son beau-père est français. Le vrai père de Mick était anglais, mais il est mort du palu, il y a longtemps.

— Je compte sur ta visite si tu viens en Europe, dit Alison.

— Je viendrai sans faute, répond Mick.

Mahmoud arrive avec du thé et des gâteaux.

— Nous ne pouvons malheureusement pas vous héberger, poursuit Mick. On attend tout un groupe de Japonais pour ce soir.

— Nous ne sommes pas venues pour ça, dit maman. Nous avons déjà réservé pour la nuit au Arusha Game Sanctuary.

Tous les Blancs qui se sont installés ici sont de vieux amis, et quand on circule dans le pays, on peut dormir les uns chez les autres. Le Arusha Game Sanctuary appartient à la famille d'Angela, des Italiens. À l'école, Angela est deux classes au-dessus de moi et je la connais depuis que je suis petite – elle fréquentait la même classe que Mick à l'école grecque d'Arusha, avant qu'ils aillent tous deux à Moshi. Moi je préférerais rester ici, au Lodge.

— Et toi, Samantha? demande Mick.

— Je crois que je vais rester au Arusha Game Sanctuary jusqu'à la rentrée des classes. Ça ne vaut pas le coup que je rentre à Tanga avec maman.

— Viens me rendre visite, propose Mick. On trouvera toujours une place pour toi.

Départ

Après le thé, nous rejoignons le Arusha Game Sanctuary dirigé par la mère d'Angela. C'est comme le Baobab Hotel avec un restaurant et des bungalows pour les clients. Mais ils ont aussi un petit zoo avec des oiseaux, des lions, et toutes sortes d'animaux.

Angela est partie chez des amis à Arusha, mais sa mère est à la maison et nous donne nos chambres. Elle dit que je peux rester ici jusqu'à la rentrée des classes. Je prends avec Alison le sentier qui mène au Tanzanite Hotel, tout à côté, pour faire quelques longueurs, mais c'est désagréable : il y a trop de chlore dans l'eau.

On boit du Coca, on fume des cigarettes, sans trop parler.

— Il ne faut pas que tu sois triste, dit Alison.

— Pourtant tu l'es bien, toi... répliqué-je.

Elle acquiesce.

Le lendemain matin, nous conduisons Alison à l'aéroport situé à mi-chemin entre Arusha et Moshi. Je vois sur le visage de maman qu'elle a forcé sur la bouteille hier soir.

— Je parlerai à votre père, dit-elle. Peut-être que Samantha et moi pourrions te rendre visite à Noël?

— Oui, dit Alison avant de rester silencieuse.

Il faut croire qu'on n'a pas assez d'argent pour plusieurs billets d'avion. Des hirondelles tournoient à l'intérieur de l'aérogare. Nous prenons congé d'Alison au *check-in*.

Maman pleure, Alison serre les dents, j'essaie de faire bonne figure et déglutis.

— N'en profite pas pour faire des bêtises pendant que je suis partie, me chuchote Alison à l'oreille.

Elle me relâche et commence à s'éloigner, avant de se retourner :

— Vous allez là-haut pour me faire signe, hein ? demande-t-elle d'une petite voix.

Je m'effondre intérieurement et maman hoche la tête. Alison disparaît derrière les portes. On prend l'escalier pour monter sur le toit qui est comme un grand observatoire.

— Elle va me manquer, lâche maman.

— Oui, dis-je en allumant une cigarette.

— Il ne faut pas que tu fumes, Samantha, dit maman.

— Dans un moment comme celui-ci, au contraire ! rétorqué-je.

— O.K., concède maman.

Nous fixons en silence les passagers qui se dirigent vers l'avion, jusqu'à ce qu'Alison sorte du bâtiment en dessous de nous.

— Au revoir, Alison ! Prends soin de toi ! crie maman.

— Pas de prisonnier, tue-les tous ! crié-je à mon tour.

Alison ne dit rien, elle nous envoie des baisers du bout des doigts, agite la main et marque un temps d'arrêt à la porte de l'avion, bloquant quelques secondes les autres passagers, pour nous regarder une dernière fois. Puis elle s'engouffre dans l'appareil. Nous scrutons les hublots dans l'espoir de la voir. En vain. Nous agitions quand même la main lorsque l'avion se met à rouler. Nous attendons, tandis qu'il s'avance sur l'unique piste, se retourne et prend de la vitesse. Nous agitions encore la main au moment du décollage. Nous avons souvent pris l'avion d'ici. Nous savons qu'on peut distinguer les silhouettes sur le toit de l'aérogare quand l'avion décolle. Nous savons qu'elle est

assise à l'intérieur, à nous guetter et à se demander quand elle reviendra.

— Tu n'as qu'à me déposer sur la route principale, maman, dis-je sur le chemin du retour.

Elle va vers l'est et Tanga, tandis que je retourne au Arusha Game Sanctuary pour les deux derniers jours avant la rentrée.

— Non, je te ramène, dit maman.

— Je n'ai qu'un bus à prendre, maman. Comme ça, tu ne rentreras pas trop tard à la maison.

— O.K., dit-elle en me donnant un peu d'argent. Mais n'oublie pas de me passer un coup de fil, Samantha.

Je la serre dans mes bras et descends, puis je regarde la voiture s'éloigner. À une échoppe, je mange du manioc grillé sauce moutarde, avec du thé. Puis je saute dans un bus en direction d'Arusha et je me retrouve coincée avec une fille masai sur les genoux et un chevreau entre mes chevilles, jusqu'à ce que je descende à l'arrêt du Arusha Game Sanctuary.

Chasseur de grands fauves

Angela est de retour. Elle bronze dans le jardin à l'arrière. Je ne la connais pas bien, si ce n'est qu'elle n'est pas du genre à se laisser marcher sur les pieds. Quand elle allait à l'école d'Arusha, elle était externe, et à Moshi, elle loge dans un autre bâtiment que moi. Angela est mince, dégingandée, avec des petits seins et un nez retroussé. Alison a toujours trouvé qu'Angela a « un grain ». Je la rejoins.

— Salut, Angela.

Elle soulève ses lunettes de soleil pour me dévisager. Ses yeux sont rouges, comme si elle avait pleuré.

— Ma mère et moi, on s'est disputées, explique-t-elle.

— À quel sujet ? demandé-je.

— Elle dit que je flirte avec son petit ami.

— Et c'est vrai ?

— Un peu, avoue-t-elle en remettant ses lunettes de soleil. C'est un chasseur de grands fauves. Un Italien.

— Et le petit ami de ta mère, complété-je.

— Pour l'instant. Mais ça ne durera pas.

Que répondre à cela ?

— Tu viens nager avec moi ? demandé-je.

Elle n'a pas envie, alors j'y vais toute seule. Quand je reviens, Angela a disparu, et sa mère ne sait pas où elle est. D'ailleurs, ça lui est apparemment égal. Je mange et vais me coucher. Je pleure. Alison me manque. Je regrette de ne pas être rentrée à Tanga avec maman. Je ne veux pas retourner en classe.

La porte d'entrée des merveilles

Au matin, Angela n'est pas rentrée, alors je préviens sa mère que je vais aller rendre visite à Mick au Mountain Lodge et que je prendrai demain le bus pour aller à l'école à Moshi.

Le Mountain Lodge n'est qu'à deux kilomètres de la route principale, puis il faut grimper un peu sur le flanc du mont Meru. C'est tout à fait faisable à pied, parce qu'il est encore tôt et que, la région d'Arusha étant en altitude, il y fait toujours un peu frais. Je m'approche du Lodge. Au milieu des arbres, j'aperçois le garage où Mick range ses motos Bultaco et son quad aux pneus dégonflés. Au pied du bâtiment, une rivière dévale de la montagne, et près du pont, on a aménagé de grands bassins : des étangs à truites. Mick se tient à côté d'un homme qui pêche

des truites arc-en-ciel dans une épuisette au manche en bambou. Mick ne m'a pas vue. Il est torse nu. Maigre.

— Mick! m'écricé-je.

Il lève les yeux, sourit et vient me rejoindre, le souffle court. Il passe un bras autour de mes épaules.

— Tu veux aider un homme malade à rentrer chez lui, c'est ça? demande-t-il.

— Évidemment.

— Alison est bien partie?

— Oui. Angela était chez elle, mais... je ne la connais pas vraiment.

— Elle est assez délurée, dit-il.

— Et tu t'es amusé avec elle? demandé-je.

— Non, elle n'est pas mon genre, répond-il. Trop vulgaire.

On arrive à la maison. Mahmoud nous sert un déjeuner et du thé sur la terrasse. Nous fumons une cigarette.

— Il faut que je rentre pour m'allonger un peu. Je ne suis pas encore tout à fait guéri. Mais rien ne t'interdit de venir avec moi, dit-il avec un clin d'œil.

— Ça te plairait, hein? dis-je sans faire mine de vouloir le suivre.

— Mais tu restes jusqu'à demain, non? demande Mick.

J'acquiesce. Il entre. Je fais le tour du jardin. J'ai quinze ans, Mick dix-sept et je n'ai pas encore perdu ma virginité. J'entre dans le bâtiment principal. Le rez-de-chaussée comprend le salon avec la cheminée et la salle à manger pour les touristes, avec des trophées de chasse et des peaux de bêtes aux murs. La famille habite au premier étage. Je monte l'escalier. La porte de la chambre de Mick est entrouverte. Je m'approche.

— Entre.

J'obéis. Il a des gestes doux, c'est très agréable. J'ai la chair de poule, pendant qu'il me déshabille. Nous faisons

attention jusqu'à ce que Mick utilise ses mains et sa langue à un endroit précis, et là ça devient divin... Il lève la tête et me regarde :

— La porte d'entrée des merveilles, dit-il.

Cigarette du matin

Premier jour de classe. À 7 h 30, je sors en courant de mon dortoir, Kiongozi, pour aller au réfectoire. Selon leur âge et leur sexe, les internes sont répartis entre différents bâtiments. Certains logements sont un peu éloignés de l'école, mais Kiongozi est situé juste à côté du terrain de jeux des plus jeunes élèves. Je pars toujours à la dernière minute, les cheveux en bataille, des livres sous le bras – j'ai un quart d'heure chrono pour avaler mon petit déjeuner.

— Alors, Samantha, comment ça va ? demande Shakila qui sort déjà du réfectoire.

Elle est la fille d'un professeur d'université qui gère un hôpital privé à Dar. Shakila est deux classes au-dessus de moi – elle était ma tutrice à l'internat d'Arusha à partir de la sixième. Chaque nouveau était rattaché à un élève plus âgé qui avait pour mission de l'aider à prendre ses marques, lui apprendre à faire son lit, à ranger, à faire ses devoirs. J'étais tombée sur Shakila, et, même si cela remonte à quatre ans, elle me demande de temps en temps comment ça va.

— Ça va. Et toi ? demandé-je.

— Bien, dit-elle.

Pourquoi me pose-t-elle la question ? Parce qu'Alison est partie. Désormais je suis seule à l'école. Pour la première fois, je n'ai ni mes parents ni Alison à proximité. Le réfectoire est à moitié vide : les garçons un peu plus grands du dortoir Kijito et les filles de Kilele et de Kipepeo ont leur

propre cuisine pour le déjeuner. Seuls les garçons les plus âgés de Kijana et de Kishari mangent à l'école.

J'aperçois Panos, attablé avec Tazim, Truddi et Gretchen avec qui je partage la chambre. On entre tous en seconde cette année. Panos s'empiffre de pain et boit plein de jus de fruit – il est métis et son père, un Grec, a une plantation de tabac à Iringa. Du coin de l'œil, je vois Jarno, le Finlandais, me fixer de ses yeux jaune pisse, derrière les pâles dreadlocks qu'il a commencé à porter.

— Tu vas bien, Samantha? demande Tazim.

— Évidemment qu'elle va bien, dit Panos. Tu ne vois pas qu'elle mange?

Ça fait sept ans que je connais Panos, depuis que j'ai commencé l'école à Arusha en 1976, en sixième, et qu'Alison était en troisième. Panos est archicostaud, a la forme d'un tonneau et déteste les livres. On doit être sorti du réfectoire à 7 h 45, la première heure de cours étant à 8 heures précises.

— Une cigarette? demande Panos sans me regarder, en se levant et en parcourant la salle du regard.

— Bien sûr, grommelé-je la bouche pleine.

— Chez Owen, dit-il avant de sortir.

Owen, le proviseur, a sa maison située en biais par rapport au réfectoire. C'est l'idée de Panos de fumer juste derrière sa maison, car personne ne va vérifier à cet endroit si quelqu'un enfreint les règles. Owen est déjà à son bureau et sa femme est descendue en salle des profs. Je me précipite derrière Panos et je coupe à travers les arbres tout en jetant un coup d'œil au Kilimandjaro. La couche de neige au sommet du Kibo est encore bien visible, ce n'est qu'en fin de matinée que le sommet disparaît dans les nuages, quand le soleil fait s'évaporer l'eau de la forêt tropicale sur les contreforts de la montagne. Je ne suis jamais montée tout là-haut, bien qu'on puisse entreprendre l'ascension

avec l'école – ça ne me dit rien. Panos, lui, l'a fait, même s'il a vomi plusieurs fois avant d'arriver à Gilman's Point et n'a pas réussi à faire le tour du cratère pour atteindre le plus haut sommet, Uhuru Peak. Avant que les premiers Blancs n'escaladent la montagne, les Africains croyaient que la couronne blanche au sommet était en argent.

Panos m'attend dans les fourrés derrière la maison d'Owen.

— Ça va? demande-t-il.

— Si tu savais comme ça me gonfle d'être ici...

— Sans blague.

Nous allumons nos cigarettes, tirons de grosses bouffées à nous donner le vertige et partageons ensuite un gros chewing-gum Big-G pour camoufler l'odeur avant de regagner les salles de classe. 7 h 55. La cour est envahie par les plus petits, tous des externes. L'école s'appelle ISM pour « International School Moshi ». Il y a douze niveaux et après on peut entrer à l'université.

Les externes ne savent rien de la vie. Chaque après-midi, ils rentrent chez eux et se font torcher le cul par papa et maman. La plupart des internes sont des Blancs – enfants de diplomates, de personnels travaillant dans l'aide aux pays en voie de développement, ou encore de familles possédant des fermes ou organisant des voyages touristiques en Tanzanie. Puis il y a des internes noirs – fils et filles d'hommes d'affaires ou de politiciens corrompus. Parmi les externes, on trouve un grand nombre d'Indiens. L'école a vu le jour en tant qu'école chrétienne, lorsque des Blancs chrétiens ont construit le grand hôpital KCMC – le Kilimandjaro Christian Medical Centre –, le meilleur du pays, à ce qu'on dit. On a encore une flopée de profs croyants, mais il y a aussi beaucoup d'hindous, de sikhs et de musulmans, et pas question de porter un uniforme comme à l'école d'Arusha!

La première heure de cours commence. Encore une journée de ma vie que je perds.

Mick pancontinental

Le jour de la rentrée, tout le monde court dans tous les sens à chaque récré pour se dire bonjour. Je cherche des yeux Christian, le camarade de Panos, mais il n'est pas là. Christian habite sur la plantation de sucre TPC, au sud de Moshi. Ça va faire bientôt un an que sa petite sœur est morte d'un accident de la circulation – peut-être que sa famille est retournée au pays? Peu après ça, il est sorti avec Shakila, mais ça n'a pas marché et il a été renvoyé une semaine pour s'être fait choper à fumer un peu partout.

Pendant la grande récré, Savio vient vers moi pour me demander des nouvelles de Mick. Rien que d'entendre son prénom, ça me fait chaud au cœur. Savio est un garçon baraqué, sympa et catho, qui vient d'Arusha.

— Il viendra bientôt passer son examen de rattrapage, dis-je.

— C'est toi, Mick? dit Savio en regardant par-dessus mon épaule.

Je me retourne. Mick arrive.

— Salut, mec! lance-t-il. Salut, Samantha!

— Waouh, ce que t'as maigri, dit Savio en lui tapant la main.

Il se place côte à côte avec Mick et soulève son tee-shirt. Mick l'imité. Savio a du ventre, Mick est décharné. Le contraste nous fait rire. Shakila arrive en courant et serre Mick dans ses bras. Ils sortaient ensemble l'année dernière, avant que Mick tombe malade.

— Tu reviens! s'écrie Shakila en souriant.